Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 53 (1915)

Heft: 12

Artikel: Dzanliao pè vè lè Turcs

Autor: Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211185

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fêté par un festin dont le plat de résistance était de la daube, accompagnée d'une de ces savoureuses salades aux jeunes pousses de dent delion, comme savent les apprêter les vraies Vaudoises et qui ont un si bon arôme de premier printemps. Le nectar de l'an onze, réservé pour les grandes occasions, mettait du soleil dans les verres et dans les cœurs. Quand vinrent le café et le kirsch distillé au petit alambic, on conta sans se faire prier des histoires de la longue campagne.

Avait-on revu des soldats français ou allemands? Il fallut décrire le service de sûreté des vingt derniers jours, qui nous mit en contact avec des fusiliers de la landwehr badoise. C'était en février. Il neigeait ou pleuvait presque continuellement. Notre section gardait les passages de l'extrême frontière. Des patrouilles de deux ou trois hommes allaient d'un poste à l'autre, jour et nuit, sur une longueur de trois kilomètres, avec ordre de tirer sur qui ne s'arrêterait pas au commandement de: « Halte! » Aucun incident sanglant ne survint; des deux côtés de la frontière, la population connaissait parfaitement les mesures prises.

Le territoire badois avoisinant semblait aussi paisible, aussi calme que le pays suisse. On voyait çà et là des sentinelles faire les cent pas le long des ronces artificielles, et plus loin, sur une large route, de longs convois de vivres ou de munitions, escortés par des cavaliers et qui se dirigeaient sans doute sur le front, en Haute-Alsace. Ce train d'armée défilait tous les jours, comme un fleuve intarissable; nous n'y prenions plus garde. Sur quel point précis le conduisait-on? Peut être ne le savaient-ils pas plus que nous, les factionnaires allemands, qui nous saluaient de leur: « Guten Morgen! » ou « Guten Tag! »

Le temps aura beau s'enfuir, je les verrai toujours dans leurs grands manteaux, ces Allemands, battant de la semelle la neige et la boue; je verrai la hutte qui était sensée servir d'abri à notre poste avancé et d'où nous entendions leurs voix quand ils examinaient les papiers des passants. On avait planté cette hutte en pleine forêt, au bord d'une charrière qui conduit sur notre sol en traversant la cour d'une ferme allemande. Elle était faite simplement de verts rameaux de sapin, de « dais », comme on dit chez nous. La pluie y filtrait ainsi qu'à travers une passoire et le vent y soufflait comme au dehors. Sur la terre humide, entre trois grosses pierres, flambait perpétuellement un feu sans lequel on n'y eût pu tenir. On réchauffait à sa flamme le rata apporté du blockhaus de la section.

Trois hommes formaient la garnison de la hutte. On les relevait toutes les quarante-huit heures. L'un d'eux, à tour de rôle, grimpait à l'observatoire perché à trente pieds de haut, sur un sapin gigantesque. Par les rafales, on y était secoué de la belle manière. Chose étonnante, nous échappâmes cependant toujours au mal de mer.

Une autre vedette se dressait à côté du blockhaus. Construite en ciment armé, celle-ci était rigide comme la justice de Berne. Elle dominait une contrée dont les collines boisées ondulaient joliment et au delà desquelles s'étend le pays où gronde le canon et où monte la fumée des incendies.

Quant au blockhaus lui-même, c'était une demeure mirifique. Nous l'appelions le « palace ». Il valait pour nous tous les hôtels de Montreux. Monté en troncs d'arbres non écorcés et aux interstices calfeutrés de mousse, il se confondait si bien avec la roche du Jura, qu'on le distinguait difficilement à plus de deux cents mètres. Quarante hommes y étaient à l'aise. Chacun avait sa paillasse et deux chaudes couvertures de laine, ce qui, pour des soldats, est le comble du luxe. Les tables s'y rabattaient

contre les parois. A l'un des angles fonctionnait, en guise de chauffage central, le foyer à Bidon. Bidon était le petit nom de notre gros réjoui de cuisinier; il lui venait de la forme de sa panse. Ce maître-queux possédait une belle voix de baryton et savait par cœur la musique d'un tas d'opéras. Tout en chantant La Traviata, La Fille de Mme Angot ou encore les airs du Festival vaudois, il nous servait des potages d'un moëlleux incomparable, des ragoûts à faire croire que le bœuf fédéral était tout en filet, et des pommes de terre qu'il accommodait de trente-six façons, à la française aussi bien qu'à l'italienne. Notre chef de section prétendait qu'à ce régime-là, nous allions tous gagner la goutte; mais il s'en pourléchait aussi bien que le dernier de ses subordonnés.

Ici, je t'entends, mon cher Conteur, demander avec quoi nous arrosions notre menu de guerre. Hélas! la pinte la plus proche était à deux lieues trois-quarts. Aussi n'avions-nous que l'eau d'un minuscule affluent de la Birse. Mais, au dire de Bidon. elle marquait entre 97 et 98 degrés à la sonde Œchslé. Ce fut sans doute la raison pour laquelle plusieurs d'entre nous pratiquèrent une forme toute nouvelle de l'abstinence. A eux, comme à leurs camarades qui bravaient le danger de l'hydropisie, la pipe et le jass offraient d'ailleurs maintes compensations. Que de bonnes parties de cartes jouées ainsi dans la chaude atmosphère parfumée de tous les tabacs de Vevey, de Payerne, de Grandson, de Boncourt, de Hollande, de l'Orient, de la Régie française!

Heureuse influence des plaisirs du blockhaus, jamais on ne vit telle discipline, ni tel entrain dans les marches, les exercices de combat, les rondes de nuit, les corvées les moins agréables. Notre excellent chef fut complimenté par un colonel du grand état-major général, un colonel de langue allemande, dont la sévérité est cependant légendaire.

De la frontière, nous avons gagné à pied le canton de Vaud en passant par la grosse bourgade bernoise où nous vécûmes pendant trois mois au milieu de la plus accueillante des populations. Elle nous reçut de nouveau de son mieux. Trois de mes frères d'armes et moi, nous fûmes invités à dîner chez une bonne vieille qui nous avait soignés en vraie mère, mettant sa meilleure chambre à notre disposition, lavant et ravaudant notre linge, séchant à son poêle, toutes les nuits, nos vareuses et nos capotes trempées par la pluie ou par des brumes qui peuvent soutenir honorablement la comparaison avec le brouillard londonien.

Et maintenant, on est là, au milieu des siens, à se remémorer les souvenirs de sept mois de vie des camps. Oubliées, les fatigues et les petites misères. On ne pense qu'aux douces choses. Nous rappellera-t-on sur pied de guerre? Sera-ce dans deux mois, dans trois? Peu importe. La patrie sait qu'elle peut compter sur nous. Mais, pour le quart d'heure, on ne se préoccupe pas trop du service à faire encore: on est dépris!

Ton vieil ami, X. Y. Z.

DZANLIAO PÈ VÈ LÈ TURCS

LLI Iôdi à Noë l'ètâi !tellameint martchand de dzanlye qu'on lâi avâi baillî lo nom sobriquiet de Dzlanyâo. Dza, quand l'allâve à l'écoûla, lo régent lâi desâi : « Iôdi, te ne sari bon que po deintiste âo bin charlatan ». L'è vegniâ ne l'on ne l'autro, la z'u bin mé de tchance que tot cein.

On coup sti tsautein passâ, l'arreve âo velâdzo, pè vè midzo, on monsu que l'avâi met on bounet rodzo avoué on pucheint moutset. Ie vint âo cabaret et ie dit dinse âo carbatier : « Cougnetrâi-vo on hommo que pouésse on bocon

écrire, mâ que satse bin einveintâ, que sâi mimameint on bocon dzanlião. l'ein arī fauta ». Crac, mon carbatier peinse à lôdi à Noë et l'einvoûye querî. Adon lo monsu lâi fâ:

— Ie su on monsu de pè Constantinople. Lo surtan vâo fére la guierra âi z'Anglais et vâo ître d'obedzî d'einvouyî oquie âî papâ quand lâi arâ onna défrepenâïe. Porrâi-vo veni po écrire clliau lettre qu'on lau dit dâi communiqué. Vo sarâ bin payî et on vo baillerâ assebin on'harem.

Peinsâ-vo vâ se Dzanliâo l'ètâi conteint de fère clliau z'ècretoure et principalameint d'avâi clli l'harem. N'a pas faliu pi onna menuta po que diesse oï et lovaitcé avoué clli Turc parti po Constantinople.

Lè dan clli Iodi quie que fâ lè communique po lè Turc, et l'autr'hî m'a einvouyî cosse que m'a de que l'étâi po lo Conteu. Ein lo bin rema cheint.

« La guierra pè lè Dardanelle. Lè z'Apglais sant vegnâi po no bombardâ avout onna pètăïe de liquiette, de barquiette, mîmameint de naviot que l'ant dâi canon. No z'ant accouilhî quasu on mellion de balle, d'obus de boulet que cein fasâi on tapâdzo à èpouâiri l'è soriaud. Mâ no z'antti manquâ et on lè z'a adî tsigua fouettâ, que sat coups que l'ant attrapâ:

Lo premî de ciliau sat, l'è onna balla que l'è arrevaïe justo dein lo mor de ion de noutre z'in trèpido sordat, quemet se l'ètai accouliate pa on mousse. N'a z'u qu'à la crètchi et tot l'a èta de

La seconda balla l'a fenameint tsequâ ion dâi pe terriblio gaillâ que l'avâi justameint on ein ver, et que cein l'a fé chautâ sein lâi fére onna brequa de mau. On autra balla l'è arrevâïe von gard'habit qu'onna cosandâire tegnâi po lâ fère onna botenira; lâi a fé justo lo perte iô faillia

Onna quatrièma s'è abotcha contre on get de noutron crâno gènèrat, mâ, quemet l'avâi me dâi lenette, n'a rein z'u de mau.

Lo cinquiémo que l'è on obus que lai diani cherapnelle l'è tsesa pè la tsemena dessu lo bor dau foyî qu'onna fenna l'avai prepara po fère son petit-gouta et lai a met lo fu. La fenna l'a dlinse pas z'u fauta de l'alluma et l'ein a èta biu

L'avant derrâ, que l'è on boulet, l'a tellamein ètâ ein dèvant et ein derrâ que l'a fochèrâ on carro de courti qu'on voliâve justameint fochèrâ,

Lo satiémo, on boulet assebin, l'a ètâ onn'af fére tiurieu. Noutron caporat l'ètâi ein train de fére on perte à 'n'on lan po betâ su lo W. C. de la troppa. Lo boulet l'è arrevâ et lâi a fé lo pert justo lo grantiau que faillâi et qu'on pas mî fére

On sè redzoïe po quand clliau z'Anglais revindrant no bombardâ. Cein no fâ pas mé de mau que de la moqua de matou ».

Lo secretéro : Iôdi à Noé.

Ora vo vâide que la guierra l'a dau bon.

MARC A LOUIS.

ORDONNANCE BERNOISE

sur le négoce du tabac étranger.

N de nos abonnés, à qui nous en exprimons notre reconnaissance, veut bien nous adresser copie du document que voici, auquel l'institution du monopole ou d'un impôt sur le tabac donn un regaln d'actualité.

Ayant appris avec un vif déplaisir, de notr commission des tabacs, que notre mandat pou l'avancement et soutien de la plantation et de fabriques de tabacs n'était plus observé et l'o jetait ainsi, tant ouvertement qu'en cachette dans notre pays, quantité de tabacs étrangers à ces causes, nous avons résolu d'empêcher pe à peu l'entrée du tabac étranger pour préveni la sortie de l'argent, et par contre d'avance fortement la plantation et le débit du tabac et en ce pays. C'est pourquoi nous avertissons trè sérieusement tous et un chacun de ne pas ame